

À ras de souvenir à ras d'avenir

Gatien Lapointe

Volume 13, Number 1 (73), 1971

Le temps des écrivains

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30781ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lapointe, G. (1971). À ras de souvenir à ras d'avenir. *Liberté*, 13(1), 43–48.

A ras de souvenir à ras d'avenir

à mon frère Claude
avec qui j'ai écrit ce texte.

1

Donc, qu'ai-je fait de ces quarante années que j'aurai bientôt vécues ? Je tremble, mais je l'écris, je m'en fous — c'est d'un seul instant que j'ai besoin, c'est un seul mot qu'il me faut.

2

Et pourtant il faut que j'aille plus loin même si je dois revenir *ici*, même si là où je suis, à ras de terre, à ras d'azur, dans l'obscur, il ne peut survenir que la foudre d'un frisson, et cela me suffit — ô cérébraux que la vie toujours simple et excessive a désertés ! Quarante ans, c'est trop court et trop long à la fois, et le vertige me prend, et j'ai envie de crier au secours. Une colère aussi me serre la gorge, c'est odieux et bien inutile cette question. Pourquoi dirais-je à haute voix que je n'en sais pas plus aujourd'hui qu'il y a vingt ans, que ce souvenir qui me brûle est un incessant avenir, que ce que je trouve des fois n'est pas tout ce que j'imagine, que je n'ai pas de réponses ni de preuves, ni aucune certitude ni la plus banale excuse. Pourquoi dirais-je tout fort que je n'ai rien qui m'appartienne, comme tout le monde, que ma solitude et ma mort, que je n'ai pas accepté l'aigre-doux de la réconciliation ni même imaginé la merveilleuse indifférence. Et puis pourquoi risquer de le perdre, ou avouer l'avoir déjà perdu, en frémissant d'écrire que je ne sais pas si je gagnerai mon pari ?

Quarante ans bientôt. Je m'en fous, c'est vrai, éperdument. Ce géranium qui s'élançe invincible vers le soleil grandissant d'avril et qui recouvre d'un coup toute la neige de ma fenêtre, me fait de nouveau toucher la terre prochaine, de nouveau me fait deviner les signes tout proches du pays natal — et alors un espoir me prend, violent et de si près menacé, un paysage premier me revient à travers quelques mots de sève et de sang, ces quelques mots que j'ai acquis (ou reconquis) durant ces vingt dernières années et qui sont la seule chose que j'aie vraiment à moi ; des mots naïfs et nus avec lesquels j'avance par sauts et soubresauts dans le noir, vers l'aurore, vers cette patrie dont une mort, il y a longtemps, m'a exilé et que je crois reconnaître dans certains de mes poèmes et dans certains moments de ce pays-ci ; quelques mots que j'ai arrachés des dents serrées du temps et de la mort, du bout de ce soupir de la plus lointaine étoile ou du frisson le plus proche d'un corps ; quelques mots que j'ai trouvés (ou retrouvés), pleins de salive et de soleil, naissants sans fin, de ce creux d'épaule de quelques amours en allées, de la main d'une très vieille amitié que je croyais assurée (puisque c'était la première) et qui s'est défaite imperceptiblement, en silence, le plus atrocement qu'il soit.

Ces quelques mots simples et familiers, comme ceux féériques d'une origine ou d'une fin, me sauveront-ils ?

J'aurai bientôt quarante ans ? J'ai peur soudain d'interrompre mon rêve et de m'arrêter comme si on me demandait de préparer ma mort, comme si j'allais mourir pour de vrai, comme si je devais faire mot à mot, avant ce saut d'épouvante (ou très facile), le bilan de ma vie. Qu'est-ce que j'étais au tout début et que suis-je devenu ? Je n'ai pas de rang dans aucun parti, je n'ai pas de compte à la banque, je n'ai pas de banc à l'église, je n'ai même pas encore acheté le terrain (pourtant depuis longtemps rêvé) où je bâtirai ma maison, mes enfants sont ceux que j'ai été et que j'essaie de ressusciter. Non, je n'ai rien, et je ne sais rien. J'ai seulement le sentier ouvert d'une blessure ou d'un espoir qui ne veulent pas se fermer, je n'ai que le début d'une longue phrase qui ferait le tour du temps et de mon coeur et que je vois comme l'horizon d'or d'un arbre où je prendrais demeure pour

toujours. Répondre à cette question ce serait m'écarter à périr peut-être de ce sentier de montagne où j'avance comme je vis en trébuchant d'une étoile à l'autre, de racine en racine, obscurément, mais avec la foi et toute la force d'un condamné. Et pourquoi m'ôter cette heure que je pourrais voler et brûler, ou partager et donner peut-être ? Pourquoi me forcer à sortir de cet inconnu qui m'imprègne tout entier pour tenter une réflexion cérébrale et bien inutile — ô manieurs de belles et froides abstractions ! — et puis qui veillera à cette place, si modeste soit-elle, que je dois seul occuper ? Et qui surprendra sur le sol changeant ces signes destinés à moi et que moi seul peux capter ? Changer pour et comment me passerais-je de l'unique signe qu'il me faut pour y naître comme dans un pays, comme naîtrait, ici, dans ce signe, cette patrie où jadis j'ai habité, comme adviendrait enfin, apportant au monde une nuance unique et y trouvant du même coup son salut, l'homme de ce pays ?

Quarante ans bientôt. Devrais-je faire, chiffres à la main, ce bilan qu'on me demande ? Mais comment compter tout ce que j'ai reçu et qui est mêlé à mon souffle, indistinctement, comme cette couleur à cette feuille ? Comment me souvenir exactement du peu que j'ai pu donner et qui m'est revenu à l'infini multiplié ? Et puis comment dirais-je autrement qu'en images, et pour qu'ils deviennent ceux de tous les hommes, mes blessures et mes étonnements ? Je ne sais pas compter. Je veux plutôt imaginer comment je pourrais agrandir cette image que j'ai un jour tracée sur le sol avec un bout de branche, quels échos familiers et fraternels je pourrais ajouter à cette parole une fois pour toutes donnée, comment je pourrais habiter cette maison que je viens tout près d'ouvrir des fois — et alors je vois le ciel qui brille à m'éblouir sur la terre, je reprends les mains souverainement libres de mon enfance, je réentends dans chaque être, et sans défaut, ma langue natale.

Quarante ans ? Si j'hésite à répondre à cette question, c'est que j'ai peur soudain de ne plus avoir assez de temps ou d'en avoir trop perdu. Je rage aussi, car pourquoi ferais-je de ma vie une belle théorie bellement expliquée ? Je ne veux pas expliquer ni justifier, j'essaie d'être et de vivre.

Laissez-moi, comme si rien jamais ne devait mourir, brûler de ce que j'aime, naître et renaître de ces quelques mots que j'ai modelés avec de la terre toute scintillante de rosée et dont le coeur éclate parfois de ce bleu ou de ce blond parfois effleuré, toujours effacé et repromis toujours. Laissez-moi, au plus loin et au plus près de la lucidité, vivre de ces quelques mots de chair et d'azur qui doivent, autour de ce vaste horizon, m'ouvrir cette unique porte par où je dois passer pour me rapatrier, qui est la seule porte (et mortelle, aussi, je le sais) qui puisse me sauver — porte très simple et extrêmement périlleuse, celle qui me fait risquer ce tout de ma vie et qui est le monde entier remis à ma charge, qui est l'humain rejeté en déséquilibre sur mes épaules, qui est cette impossible et toute proche enfance que je dois redonner à ma façon à l'homme, qui est cette éternité que je vois briller, *ici*, dans une *image*, une *parole* et une *maison* enfin *habitables*, et que j'élève de mes mains, mot à mot, au défi même de la mort, dans le frisson le plus charnel.

J'aurai bientôt quarante ans. Est-ce que j'aurai déjà quarante ans ?

Mais j'ai quelques mots d'amour et de feu, j'ai quelques mots comme des balles dans mon poing et qui rougeoient comme des germes dans la bouche de la mort, et qui bruissent comme des feuilles au plus près de la vie, et qui éclatent comme en une clairière l'*avenir* et le *souvenir* un instant rencontrés. Je regarde dans les trous qu'ils font à travers le silence et la solitude de l'homme. Je regarde, par les yeux qu'ils percent dans la neige, la terre et l'azur emmêlés. Et c'est alors cet impossible bleu qui scintille du dedans de mes mots, c'est alors cet impossible blond qui vient se refléter dans ma main ouverte. O ce vent doux qui fait semblant tout à coup de calmer mon coeur trop mortel !

Quarante ans bientôt ! Et je sais que tout meurt, et je sais qu'aucune raison ne tient ni ne console, et je sais que chacun est seul. Je sais aussi la douleur d'avoir rêvé.

Je rêve d'un instant. Je dis cet instant comme j'aime d'un bruissement de soleil dans les branches, comme je file d'un jet de sang parmi les astres incompréhensibles, comme surgit du sol en avril un pur pan d'azur, comme d'amour et de mort

un mot qui s'ouvre sur les lèvres les plus nues. Je dis cette éternité d'un instant comme je respire et reprends espoir dans l'élan de ce géranium qui remplit de vert et de bleu mon inquiète fenêtre, comme je recommence une phrase, toujours la même, obstinément, obsessionnellement, parce que c'est la seule qui m'appartienne et qu'il ne doit pas en être autrement.

Quarante ans ? Mais c'est dans chaque mot que j'écris, depuis la fin de mon enfance, que je refais ce testament demandé ; c'est chaque jour, depuis le début de mon combat, que j'avance d'un pas vers ce lieu précis de ma frayeur et de mon espoir, vers ce *danger* qui peut me tuer et me sauver du même coup. Vrai, je me fous d'avoir quarante, vingt ou cent ans, si cet instant peut être ma chance de vie, si de ce mot je peux me sauver.

Je dis un mot à la fois simple et nécessairement extrême, celui-là seul qui est en péril et qui met en péril, qui ne peut pas rester à mi-chemin, sans risque, dans l'ornement, la démonstration ou la myope dialectique. (Du oui au non, le chemin est étroit et si court — ô fats faiseurs de si savants systèmes ! — mais quel infini de cette main frémissante à l'inconnu, au sacré) ! Je dis un mot qui plonge comme un éclair au fond du sang et du temps, vers ce pays divin, dans le chant sans mots d'une étoile ou d'un visage très proche, et qui revient tout plein d'éclats des au-delà, et qui se met tout à coup à chercher un peu de terre, et qui se prend à pousser, sans question, avec la seule force de son frisson, comme un arbre, en avril, au milieu de ma fenêtre au plus déchiré et au plus étonné de ma chair.

J'aurai bientôt quarante ans. Est-ce que j'aurai seulement quarante ans ?

Et ma vie que j'ai offerte quelquefois et qui ne suffisait pas, et celles aussi que je n'ai pas pu accepter parce qu'elles n'arrêtaient pas complètement ma vie de crier ; et cette source qui revient rêver entre mes mots, entre mes lèvres, sans que je ne puisse retenir en entier son chant d'origine ; et cette infirmité, ici, dans ce pays, de venir au monde sans langue maternelle ; et cette bête que j'ai dû noyer hier dans l'eau demeurée indifférente du fleuve ; et ces deux ou trois per-

sonnes que j'ai haïes de toutes mes forces et que j'ai rejetées à jamais de cette planète où je respire (et pour combien de gens suis-je mort aussi peut-être) ; et cette mort d'un homme, il y a longtemps, qui a mis fin à mon enfance et qui m'a exilé de tout bonheur ; et Mozart qui se déchire le coeur sans guérir pour toujours le mien ; et ce feu qui se lève à nouveau au fond de mes mots au bord du temps ; et ce chevreuil de beauté qu'il faudrait que je tue pour pouvoir le regarder de près et le garder, sublime et sauvage, sous ma main ; et ce premier matin du monde qui essaie de se lever, ici, dans ce pays, et qu'une autre rafale de neige vient écraser ; et ce soleil de presque midi qui commence à creuser de noir ma bouche et mes yeux incertains, et ce pari qu'un jour, au plus menacé de ma vie, visé de toutes parts, j'ai fait sur la première pierre du chemin ; et cette bête qui ne demande qu'une caresse en passant comme pour se rassurer ; et cette impression d'être toujours, malgré les poussées de la douleur et du rêve, au même endroit, *ici*, comme entre deux nuits sans fin ; et cet arbre que j'ai planté, il y a longtemps, et près duquel j'irai dormir une bonne fois comme au coeur de l'eau et du feu réunis, comme dans ce poème qui révélerait, unifierait, délivrerait — comme dans cette maison où je m'abriterai pour toujours.

Mais justement je souffle sur la neige, je déchiffre de la main des signes sur la terre, je trace l'inachevable phrase où entrer et demeurer.

3

Avoir quarante ans ? J'efface tout ce que je viens d'écrire. Je dis seulement que depuis toujours j'essaie de tenir au bout de mes bras, émerveillé, à portée presque du soleil, un enfant, mais qu'il me faut, de temps en temps, à bout de force, le remettre à terre. Avoir quarante ans, c'est un de ces moments. Et à cette heure-ci la vie recommence à battre si fort à mes tempes et dans les feuilles de cet arbre au fond du ciel que je n'entends plus le pas croissant de la mort.

GATIEN LAPOINTE

LAPOINTE, Gatién, né le 18 décembre 1931, à Langevin (dit Ste-Justine), comté de Dorchester, Québec.